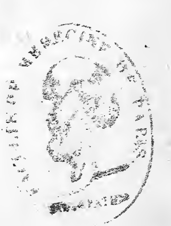
LE

D[R] BLACHE



Le Docteur BLACHE

Souvenirs et Hommages

1872



LE DR BLACHE

Lorsque la nouvelle de la mort du docteur Blache fut connue à Paris (1), une touchante parole sortit à la fois de bien des cœurs : « Les malades ont perdu leur ami. »

Cette parole toute seule disait la place que l'excellent Docteur s'était faite dans le monde parisien, et dans le monde médical tout à la fois. Bientôt, on allait retrouver la même parole dans tous les hommages qui seraient rendus à sa mémoire.

La présente publication ne veut être qu'un simple recueil de ces témoignages de regret et d'honneur.

Aucun de ceux qui ont parlé de Gaston Blache n'avait dû songer à raconter sa vie ; la vie du médecin est tout entière dans sa profession ; il y a néanmoins des particularités intimes, par où se révèle parfois la profession elle-même, en ce qu'elle a de plus délicat, de plus honoré et de plus sérieux.

C'est pourquoi ceux qui avaient vu de près Gaston Blache en son jeune âge, avaient aimé d'avance en

(1) 18 septembre 1871.

sa personne, ce qui devait se trouver plus tard en sa profession, je veux dire la bonne grâce et l'aménité.

Celui qui écrit ces lignes avait vu surtout naître de bonne heure ces charmantes vertus. L'éducation de famille avait d'abord secondé une nature douée du ciel, et les soins d'un maître honoré, dont le nom survit en bien des mémoires, M. Massin, avaient ensuite achevé le développement de ces dons heureux.

Dès la fin de 1816, Gaston Blache fut livré à lui-même, dans Paris, mais non pas loin du contact religieux d'une famille qui touchait à la sienne. C'est là que je le vis, tout entier dès lors à sa vocation d'*Etudiant en médecine.*

Il y avait, dans ce temps-là, une sorte de renaissance dans les études, qui se mêlait à l'activité des opinions dans la politique. Les chaires d'enseignement se ressentaient de ce double travail des idées. Blache eut l'admirable inspiration de ne s'émouvoir qu'aux choses qui se rapportaient surtout à sa vocation.

Des goûts de famille suffisaient à ses joies; alors des habitudes de simplicité donnaient aux fêtes du foyer un charme qui n'est plus guère connu; là, s'épanchait la nature aimable de Gaston; c'était toute la distraction des études opiniâtres qui remplissaient ses jours et ses nuits.

Il aimait la musique, il eût été digne de la cultiver comme un art de prédilection; le sérieux des travaux domina ce doux penchant, mais sans l'éteindre, grâce à Dieu!

Au goût de la musique s'associait le goût des lettres, cette autre distinction de l'esprit; Gaston Blache aima, dès lors, tout ce qui le rapprochait d'une élite

d'hommes appelés à raviver les arts et les lettres, sous le sceptre d'une royauté qu'il avait appris de son père et de tous les siens, à glorifier et à bénir.

Et quel souvenir, après cinquante ans, que celui de ce grand travail d'une société qui se rajeunit par la délicatesse des goûts, par la distinction des œuvres et par la recherche du beau dans les arts !

Blache eut sa part de pures jouissances par le choix de ses amitiés dans ce monde tout littéraire.

Le salon brillant de M. Roger, de l'Académie, l'accueillit surtout avec de charmants présages pour son avenir; on sentait en lui le besoin d'être, non-seulement un médecin savant, mais un médecin lettré, élégant et poli.

C'est avec ces dispositions qu'il entra dans les concours des hôpitaux, et avec quel courage et quelle opiniâtreté de travail ! Je l'ai vu; je suis son vieux témoin; je puis dire comment il arrivait au triomphe dans ces luttes laborieuses, mais aussi comment il y perdait le sommeil, et bien plus, l'habitude du sommeil, ce bien de l'homme qui travaille ; le sacrifice, alors, lui était léger, plus tard il devait lui devenir une souffrance.

Ici, je laisse Blache au seuil de sa carrière, et je n'ai plus qu'à confier à d'autres le soin d'honorer la façon dont il va la suivre. Mais puisque j'ai dit un mot de sa vie laborieuse, il m'est aisé de montrer comment elle devait être remplie. Je n'ai qu'à transcrire une note, où lui-même s'était plu à la résumer en quelques dates, au moment où nos lois inexorables venaient de marquer la fin de sa carrière publique. Etrange sagesse ! Nous épions l'heure où le serviteur de son pays, magistrat ou médecin, touche à la plus

grande maturité de l'expérience, pour lui ôter ses fonctions; c'est quelquefois lui ôter la vie elle-même.

Quoi qu'il en soit, voici la note qu'écrivit pour lui-même, le bon Docteur, lorsque les règles administratives eurent prononcé cet arrêt de la retraite, blessure amère faite à la dignité de l'homme, et déni de son intelligence, juste au moment où elle est dans sa plénitude.

Je transcris la note; c'est un noble état de services :

En 1818. Externe dans les hôpitaux.— Fouquier.
1819. Interne de 2e classe. — Boyer.
1820. Interne de 1re classe.
1821. Hôpital des Enfants. — Guersant.
1822. Hôtel-Dieu. — Dupuytren.
1823-24. Charité. — Chomel.
22 avril 1831. Médecin du Bureau Central.
9 — 1832. Médecin de l'hôpital des Cholériques, aux Bons-Hommes.
10 août 1836. Médecin des Incurables Hommes.
23 mai 1838. Médecin de Cochin.
26 nov. 1845. Médecin de l'hôpital des Enfants.
De 1870 à 1818 = 52 ans.

Telle est la note écrite de la main du docteur Blache; c'est, on le voit, le résumé d'une belle et longue vie de travail (1). Elle explique à la fois, comment il est arrivé que l'admirable praticien, tout entier à sa profession, ait été mis hors d'état de recueillir ses méditations et ses études, pour en faire un corps écrit de leçons, et de traditions pour les générations à venir.

(1) Jean-Gaston-Marie Blache était né le 15 janvier 1799, il est mort le 18 septembre 1871.

Gaston Blache a peu écrit, mais ce qu'il a écrit porte le signe d'une pensée forte et lumineuse, et d'un style élegant et correct, double caractère d'un esprit philosophique et lettré.

D'autres apprécieront les rares et doctes écrits, sortis de sa plume. Il en est un qui leur échapperait peut-être, et que M. Grimaud de Caux, si excellent appréciateur des travaux de l'Académie, vient de rappeler à mon souvenir. C'est un rapport à l'Académie de médecine, sur une question de médecine dogmatique, qui garde aujourd'hui tout son intérêt.

« Il s'agit, disait M. Grimaud de Caux, en le citant presque totalement, il s'agit d'une maladie très-fréquente, qui fait tous les ans beaucoup de victimes, surtout dans la saison des bals. Et il s'agit aussi de la puissance de la médecine et du médecin, car il faut distinguer l'un et l'autre, le médecin restant encore très-puissant en face de son malade, quand la médecine dogmatique a dit son dernier mot. Il est question de pneumonie, de la fluxion de poitrine, d'une affection, qui, à l'état aigu, se termine communément en huit jours, par la guérison ou par la mort.

« Ce rapport, ajoutait M. Grimaud de Caux, est empreint d'une vraie philosophie médicale. »

On lira le travail du docteur Blache, à la fin du présent recueil (1).

Et maintenant qu'ajouter?

Il n'y a plus qu'à réunir en un faisceau les couronnes que la piété a déposées sur la tombe de Gaston Blache.

(1) Appendice, page 43.

Dans l'ordre naturel des pièces de ce recueil, vont paraître d'abord les articles de journaux, qui ont été la première expression des regrets publics; puis viennent les éloges décernés au nom de la science médicale par de doctes confrères ; dans les uns et dans les autres on va voir l'affection qui s'épanche avec un sentiment égal de justice, d'admiration et de gratitude.

LAURENTIE.

I.

Union Médicale (23 *septembre* 1871).

L'une des plus douces, des plus aimables et des plus sympathiques figures vient de disparaître de notre monde médical. La mort de M. Blache est un véritable deuil pour notre confrérie, où il ne comptait que des amis. Bienveillant pour tous, il était aimé de tous ; sa maison hospitalière était un terrain neutre où se taisaient les passions, où s'effaçaient les rivalités professionnelles. Serviable, bienfaisant et généreux, M. Blache a rendu d'innombrables services; lui seul ne s'en souvenait plus. Encourageant pour les jeunes, déférent pour les anciens, M. Blache possédait l'affection, l'estime et le respect de tous. C'est un des plus saisissants, hélas ! aussi un des plus rares exemples de l'influence de l'aménité des formes jointe à la loyauté du caractère sur le succès et sur l'existence tout entière. Que de gens se plaignent de l'injustice des hommes qui ne doivent qu'à eux seuls de n'être pas appréciés ce qu'ils valent ! Combien se rencontrent qui voient des ennemis partout, quand leur plus cruel ennemi c'est eux-mêmes ! On les fuit par cela même qu'ils vous poursuivent de leur personnalité acariâtre et grincheuse. C'est un supplice affreux pour tout esprit délicat et sensible que le contact de ces hommes immodestes qui ont tout vu, tout observé, tout perfectionné, tout inventé, et qui s'indignent qu'on n'ait pas encore érigé leur statue sur la place publique de leur ville natale. Et ils se

plaignent de n'être pas appelés aussi souvent en consultation que d'autres dont le mérite intrinsèque leur est peut-être inférieur ! C'est leur faute. Voulez-vous être aimés? soyez donc aimables ; voulez-vous être confraternellement traités ? soyez donc confraternels. N'imposez pas votre supériorité, laissez-la reconnaître ; on vous demande un avis et non pas une leçon.

Qui ne se sentait au contraire comme attiré par la physionomie affable et souriante de M. Blache, par son regard doux, bienveillant et limpide, par ce serrement de main cordial par lequel il accueillait ses confrères? Il était le médecin des enfants de toutes nos familles ; la confrérie lui avait accordé toute sa confiance, comment n'aurait-il pas obtenu celle du public? Et comme il était bon, amène et confraternel en consultation ! Qui jamais a eu à se plaindre de lui ? Et l'on sait combien il est facile à un consultant en renom d'amoindrir et de démonétiser le médecin traitant par un mot, par un geste, par un sourire, quelquefois par le silence même. Je peux en appeler au souvenir de tous mes confrères de Paris et des départements où il était fréquemment appelé, M. Blache était, en consultation, le modèle de la bienveillance et souvent même de la charité confraternelles. Un jour, dans une maison amie, un enfant, après une scarlatine irrégulière, présentait des phénomènes dont le médecin traitant ne me paraissait pas tenir suffisamment compte. Sur mon avis, M. Blache est appelé. A la percussion et à l'auscultation, il reconnaît un épanchement pleurétique non soupçonné par le confrère. Pour moi, les accidents dataient de deux ou trois jours au moins, et M. Blache me souffla

adroitement son diagnostic à l'oreille. Entrés dans la pièce voisine, que dit M. Blache ? — Depuis quand n'avez-vous pas vu votre petit malade ? dit-il au confrère traitant. — Depuis hier au soir, répondit-il. — Eh bien ! mon cher confrère, il s'est déclaré cette nuit une pleurésie qui a déjà donné lieu à un épanchement. — Ce détour délicat pour ne pas blesser un confrère fut-il compris ? Je l'ignore ; mais je ne commets aucune indiscrétion en rappelant ce fait, car le confrère traitant est mort depuis longtemps.

Si tout le monde voulait faire sa petite confession, on divulguerait bien des faits analogues.

M. Blache, très-jeune encore, était devenu le gendre de M. Guersant, spécialiste célèbre pour les maladies de l'enfance. J'ai entendu beaucoup de propos malins sur M. Guersant et sur ses façons d'agir en consultation. Ce qui m'a toujours détourné de la croyance à ces malignités, c'est le culte de tendresse et de respect que M. Blache a constamment voué à la mémoire de son beau-père. Un cœur si droit, si honnête et si bienveillant n'aurait pas conservé ce souvenir pieux et reconnaissant. Vieux ragots de portière, et voilà tout. Moi qui, par mon âge, ai le triste privilége d'avoir assisté aux leçons cliniques que M. Guersant donnait tous les printemps à l'hôpital des Enfants, je n'ai gardé que le souvenir de cet utile et précieux enseignement où toutes les finesses du diagnostic, toutes les ressources de la thérapeutique étaient exposées avec méthode et clarté.

Très-aimé à la cour du roi Louis-Philippe, médecin des enfants du duc d'Orléans, particulièrement affectionné par la bonne et respectable duchesse,

M. Blache ressentit une profonde douleur de la Révolution de 1848. Je lui rappelais naguère, hélas ! et à l'occassion de la visite récente à Paris de M. le comte de Paris, un incident dont il avait aussi gardé un vif souvenir. La veille du 24 février, je traversais le Carrousel, déjà gardé par un régiment de cavalerie. D'un des guichets des Tuileries je vois sortir M. Blache, la figure toute bouleversée et rouge d'émotion.

— Qu'y a t-il donc, cher maître, et que se passe-t-il ? lui demandai-je.

— C'est incroyable ! me répondit-il. La pauvre duchesse d'Orléans en est tout en larmes...

— On a donc des inquiétudes sérieuses au château ?

— Pas du tout, et si bien que la duchesse d'Orléans ayant timidement demandé au roi de faire quelques concessions à l'opinion, le roi lui a répondu sévèrement en la traitant de jacobine. La duchesse en est suffoquée d'indignation et de douleur.

Ce petit fait, dont je garantis l'authenticité, en tant que le tenant de M. Blache lui-même, en dit plus long que de gros volumes sur la fatale obstination du vieux roi. Le lendemain, le pauvre roi fuyait en Angleterre, et la malheureuse duchesse, tenant par la main ses deux enfants, accomplissant cet acte de courage et d'amour maternel que Lamartine fit si tristement échouer.

Cloué sur un fauteuil par un lumbago douloureux, j'écris ces lignes au moment où l'Académie et nos confrères de Paris rendent à M. Blache les devoirs suprêmes. C'est avec un profond regret que je ne

peux faire partie de ce nombreux cortége d'amis qui accompagne certainement à sa dernière demeure notre aimable et tant regretté confrère.

J'espère que l'Association générale aura été représentée aux obsèques de l'un des vice-présidents de la *Société centrale*, aux travaux de laquelle M. Blache a constamment participé avec zèle et dévouement.

J'espère aussi que la Société l'Union Médicale, dont M. Blache a été l'un des premiers et principaux fondateurs, aura eu, son rédacteur en chef étant empêché, ses représentants aux funérailles de l'un de ses membres dont l'honorable concours lui fut si précieux. — A. L.

II.

Union (*du* 23 *septembre).*

Le nom du docteur Blache appelle un dernier hommage ; d'autres auront droit de déplorer sa mort comme un deuil public, nous la pleurons comme une douleur privée. M. Blache a été pour celui qui écrit ces lignes plus qu'un ami, il a été un frère : il me laisse cinquante ans de souvenirs ; et quel vide pour celui qui voit s'en aller les amitiés qui ont rempli sa vie ! Et quelle horreur d'imaginer qu'il en est pour qui ce vide est le néant !

J'ai vu commencer les études médicales de Gaston Blache ; c'était en 1817, époque de grande renaissance en toutes sortes de cultures et de travaux de l'esprit ; alors brillaient les noms de Halley, de Fou-

quier, de Récamier, noms dissemblables par la doctrine, mais entourés de respect par une génération avide de savoir. Blache fut bientôt distingué pour son zèle et ses aptitudes; l'interne des hôpitaux annonça de bonne heure le grand médecin. Autour de lui naissaient des vocations également brillantes, mais moins sérieuses ; quelques-unes, comme celle de Véron, se sont perdues dans la poursuite d'une renommée différente; d'autres ont demandé à la profession médicale une sorte de réussite qui n'est pas toute la gloire; pour Gaston Blache la médecine fut plus qu'une vocation, elle fut un culte.

Son mariage dans la famille du docteur Guersant, cet autre nom resté béni dans les mémoires, l'affermit dans sa voie de dévouement, de travail et de modestie. Quelle association de bons exemples ! On ne prononce pas ces noms sans être attendri.

Il ne m'appartient pas de suivre le docteur Blache dans sa carrière, bien que j'en puise noter toutes les gradations à partir de son article sur la Coqueluche dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Ce travail le révéla comme observateur.

Depuis, rien n'a manqué aux témoignages d'estime et d'honneur qui ont illustré sa vie laborieuse, jusqu'à l'hommage que lui rendait, il y a quatre ans, l'Académie de médecine en le nommant son président avec une unanimité de suffrages, bien rare même dans une compagnie de juges intègres et compétents.

Mais d'autres raconteront la vie médicale du docteur Blache; j'aurai mieux fait si je sais glorifier sa vie privée, je veux dire sa vie chrétienne, et pourquoi ne pas ajouter sa vie politique?

Gaston Blache nous appartenait par les traditions de sa famille et par la nature de ses idées; la Religion nous l'enchaînait. Devenu médecin des enfants de la famille d'Orléans, il ne manqua à aucun devoir de zèle, de dévouement et de respect ; ajoutons que les princes lui ont gardé jusqu'à la fin un souvenir d'affection qui les honore; sans faire montre de ses sentiments, il ne les dissimulait pas non plus; aussi arriva-t-il qu'en ces dernières années ayant été appelé à Claremont pour des soins à donner à un enfant, l'un des princes lui adressa très-amicalement cette parole : « Cher docteur, êtes-vous toujours légitimiste? — Oui, monseigneur, répondit-il, de plus en plus, dans votre intérêt. »

Tout est dans ce mot charmant; il peint l'ami que nous pleurons.

C'est que la foi du chrétien réglait sa pensée comme sa vie. Il la regarda comme une lumière dans les travaux et dans les fatigues d'une profession qui ne lui laissait ni la liberté du jour ni la liberté de la nuit. Aussi l'a-t-il trouvée comme une force suprême dans l'épreuve d'une maladie, la plus rebelle à tous les soins de l'art comme de l'affection. Avec quelle craintive sympathie nous avons suivi le progrès de ses souffrances! L'intrépide médecin n'était pas arrêté dans son œuvre. Le mal semblait vouloir lui laisser son visage serein jusque dans la douleur, et chacun sait ce que sa venue près des malades leur apportait de calme et de joie par l'aménité de ses paroles et de ses soins. « On ne prend pas M. Blache pour son médecin sans en faire bientôt son ami, » me disait naguère quelqu'un qui de malade était de-

venu l'ami du bon docteur. Tout Paris redirait la même parole : il n'est pas de plus touchant hommage.

Enfin, cet ami des malades n'est plus. Ils ont connu et aimé sa vie, ils seront consolés de connaître sa mort : l'une digne de l'autre. Blache a senti son mal s'aggraver d'année en année, de jour en jour, de minute en minute ; le mal se révélait à des symptômes qui ont fini par faire reconnaître tardivement la présence d'un calcul dans la vessie ; mais lorsque la redoutable opération a été jugée nécessaire, la faiblesse du malade a fait craindre qu'il ne pût pas la supporter. Lui-même sentait que la vie ne tarderait pas à lui échapper ; son intelligence gardait sa sérénité, et il avait été prompt à demander à la religion la force que l'énergie humaine ne trouve pas en elle-même. Dès le 7 septembre, il avait voulu recevoir la sainte communion et l'extrême-onction en vue de l'opération qu'on avait annoncée pour le lendemain, et à laquelle il avait ainsi préparé son courage et ses forces : il ne devait rester de ces apprêts qu'un souvenir d'édification. Mais quels exemples de piété dans les atroces douleurs que rien n'allait plus soulager ! Il répondait avec effusion aux prières du prêtre, et il donnait du courage à ceux qui pleuraient. Ainsi se sont écoulés les derniers jours du malade sous les étreintes de la souffrance jusqu'au 18 septembre où s'est échappé le dernier rayon de vie.

Qu'ajouter au simple récit d'une telle mort ? Le secret des dernières volontés de l'homme qui quitte la vie est parfois le secret de son mérite et de ses vertus. Le testament du docteur Blache a prescrit que nul bruit ne se fît autour de la

tombe, que son cercueil fût sans décoration, qu'on n'entendît autour de ses restes que la voix de l'Église versant la bénédiction et les prières. Dernier témoignage de son humble foi! Mais il a laissé des legs chrétiens, à l'église de la Madeleine, à l'œuvre de Saint-Nicolas, à l'association des médecins. La gloire du chrétien est dans ses œuvres, non-seulement dans ses aumônes, mais dans les vertus qui ont rempli sa vie; ce sont les œuvres que bénit l'Église, celles qui *suivent le mourant*, comme l'Eglise même le dit, celles enfin qui ouvrent le ciel, et dont toutefois le parfum reste à la terre comme une édification, comme une consolation et comme une force pour ceux qui survivent et ont besoin d'être affermis par de tels exemples.

LAURENTIE.

III.

EXTRAIT DU JOURNAL DES CONNAISSANCES MÉDICALES.

BLACHE (JEAN-GASTON-MARIE), docteur en médecine, reçu en 1824, ancien président de l'Académie de médecine, médecin honoraire de l'hôpital des Enfants malades, ancien médecin des enfants de l'ex-roi Louis-Philippe, commandeur de la Légion d'honneur, etc., né à Senlis (Seine-et-Oise), fils d'un médecin considéré de cette ville, est mort dans sa maison de campagne de Courbevoie, le 18 septembre dernier, à l'âge de 73 ans, entouré d'une épouse, d'une fille, d'enfants adorés et dans les bras de son cher

fils, le docteur René Blache, digne héritier d'un beau nom, doué personnellement des mêmes qualités, riche de l'expérience paternelle par tradition de famille, qui remonte au vénérable docteur Guersant, dont M. Blache était le gendre, en même temps beau-frère du docteur Guersant, qui l'a précédé de peu dans la tombe.

Les obsèques du docteur Blache ont eu lieu dans la vaste église de la Madeleine, beaucoup trop exiguë pour admettre la foule de confrères et d'amis venus pour témoigner de leurs regrets et de leur sympathie pour l'homme qui, dans sa longue et brillante carrière, avait rendu tant de services, consolé tant de mères, avec l'aménité la plus constante, la bienveillance la plus naturelle, exprimées par le sourire, par le son de voix et par tout ce qui gagne le cœur à première vue. Tous ces avantages, si exceptionnels, avaient pour assises une étude consciencieuse des malades et des maladies, un diagnostic d'une grande précision, un savoir accompli qui se traduisait avec modestie. Les enfants malades, toujours si difficiles à aborder, qui formaient sa principale clientèle, semblaient comprendre tout l'intérêt que le docteur Blache leur portait. Pendant cinquante ans, ce médecin modèle était le même homme chez les princes et chez les pauvres, dans les riches hôtels et à la clinique de l'hôpital; ses visites étaient faites avec la même attention et la même sympathie. Il n'est pas un confrère qui ne se soit éclairé de ses lumières quand il a craint pour un des siens. Avec quel empressement il apaisait leurs sollitudes; mon cœur en est encore aujourd'hui plein d'une tendre reconnaissance.

Sans intrigue, par son mérite seul, le docteur Blache était devenu l'espoir des familles, le sauveur des enfants; l'affection qu'il leur avait une fois portée se continuait encore pendant les autres phases de leur vie. C'est une mère qui a déposé sur le cercueil du docteur Blache le beau bouquet de roses remarqué par tous les assistants aux obsèques, dans l'église de la Madeleine; offrande renouvelée depuis des années en souvenir de son enfant.

Une hématurie, compliquée d'un calcul vésical, causèrent à Blache, pendant les derniers mois de sa vie, de cruelles douleurs, qu'il supportait avec courage. Durant leur intermittence, il trouvait encore pour nous des paroles de consolation et nous serrait affectueusement la main.

On peut regretter que Blache n'ait pas colligé en un recueil important ses nombreux travaux épars dans diverses publications.

Entre autres travaux, on doit mentionner : 1° Sa thèse inaugurale : *Sur le muguet dans les affections chroniques* ; 2° *Sur la coqueluche, ses indications thérapeutiques, sa gravité chez les jeunes enfants*, mémoire couronné par la Société de médecine de Lyon en 1832 ; 3° *Sur le traitement de la chorée par la gymnastique* ; 4° Dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, en 30 volumes, de nombreux articles, soit seul, soit en collaboration avec Guersant et Chomel, sur le *croup*, le *muguet*, la *gangrène de la bouche* et sur tout ce qui se rattache à la pathologie infantile.

Pour souscrire à la volonté de Blache, aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe, mais un tribut oratoire lui a été apporté à la Société médicale des

hôpitaux, dont Blache était l'un des fondateurs, par son élève et ami, M. le docteur Maingault, membre titulaire.

CAFFE.

IV.

EXTRAIT DU JOURNAL LA FRANCE.

« Le médecin doit être homme de science et honnête homme; la science lui fournit les matériaux, les qualités morales en règlent l'emploi et seules peuvent lui donner l'élévation de caractère et l'énergie dont il a si souvent besoin dans l'exercice de son art. »

Ce portrait du vrai médecin, tracé par un de nos maîtres les plus autorisés, personne ne l'a jamais mieux réalisé que l'homme aimable et sympathique, que l'illustre praticien que nous venons de conduire à sa dernière demeure.

Le docteur Blache, dont la société parisienne gardera longtemps le souvenir, était en même temps qu'un grand médecin, le meilleur, le plus modeste, le plus généreux des hommes, et il avait conquis le respect et l'estime de tous. Tous ses malades étaient ses amis, et l'on peut dire, chose à noter, qu'il n'avait pas un ennemi dans sa profession.

Il était le modèle du médecin consultant, et plus d'un jeune confrère rappelait hier, avec émotion, son bon sourire, son indulgence pour les débutants qui avaient tous droit à ses encouragements, à sa bienveillance, à sa protection.

Je me rappelle avec quelle bonne grâce, il y a deux mois à peine, il me questionnait sur mes études, sur mes travaux et avec quel intérêt plein de délicatesse il me donnait ses conseils. Fidèle à d'illustres amitiés, il me racontait naïvement la joie qu'il avait éprouvée la veille en embrassant de tout son cœur ces princes aimables qui, en revoyant la France après tant d'années, ont oublié toutes les amertumes de l'exil pour se rappeler seulement, à cette heure douloureuse entre toutes, que la patrie sanglante et meurtrie a besoin du dévouement de tous ses enfants.

Le docteur Blache, né à Senlis en 1799, fut reçu docteur en 1824. Il avait déjà, 1822, obtenu un prix proposé par la Société médicale de Lyon, pour une dissertation sur la coqueluche. Devenu gendre de Guersant, il se consacra à la médecine des enfants qui a fait sa grande réputation. Médecin de l'hôpital Cochin, puis de l'hôpital des Enfants-Malades, auteur de travaux qui font autorité, il fut nommé médecin des enfants du duc d'Orléans, et la duchesse qui était la meilleure et la plus tendre des mères, lui avait voué une affection que lui continuèrent d'une façon touchante M. le comte de Paris et M. le duc de Chartres.

Il était membre de l'Académie de médecine et commandeur de la Légion d'honneur. Sa clientèle était très-étendue, et il jouissait parmi ses confrères, à Paris et en province, d'une réputation incontestée.

Son fils, le docteur René Blache, qui a débuté dans la carrière par de glorieux succès dans les concours des hôpitaux, continue dignement les traditions de

science et d'honneur héréditaires dans cette vieille famille de médecins, qui remonte, si je ne me trompe, au règne de Louis XIII.

Docteur E. Decaisne.

V.

Extrait de la Revue britannique.

Nous venons de relire le *Charlatanisme*, fait avec la collaboration de Mazères, pour y retrouver, jeune encore et à ses débuts, cet aimable et savant confrère le docteur Remy, si modeste que c'est en protestant et malgré lui qu'il se voit tout à coup proclamé par des compères, dont il ignore les bons offices, un des plus illustres praticiens de la capitale; fortune improvisée qu'il accepte comme la preuve de sa naïve conviction que « sans intrigue, sans cabale, sans charlatanisme, on finit toujours par arriver. » Lorsqu'en 1858, il réimprima la pièce dans ses œuvres choisies, Mazères révéla l'original de ce portait dramatique :

« J'oserai, dit-il, après trente-trois ans me permettre l'aveu d'un petit mystère enfoui dans l'intimité de trois ou quatre personnes. Le blond et timide médecin, le héros de l'ouvrage, qui déclare que sans intrigue et sans cabale le véritable mérite finit toujours par se faire connaître « et acquérir une gloire solide et durable, »..... ce n'était pas une fiction, un de mes camarades d'alors, mon vieil ami aujoud'hui, m'avait

à l'insu de tous servi de modèle. Ah! combien je me félicitai, dans la même année, d'être appelé en consultation, à la suite de l'éminent et parfait M. Chomel, sur les destinées encore incertaines de son élève et d'opiner hautement pour qu'il devînt le gendre de M. Guersant, le neveu de Picard. Eh bien! nous a-t-il démentis! S'est-il démenti lui le modeste auteur d'un *Traité sur le croup*, que depuis 1825, j'appelle en riant le docteur Remy? N'est-il pas devenu « sans intrigue, sans cabale, » un des maîtres de la science, et d'après les termes textuels de notre pièce, « l'espoir des familles, le sauveur de l'enfance? » Son véritable nom, il est à Paris dans le cœur de toutes les mères. »

C'est une de ces mères qui avait mis sur le cercueil du docteur Blache, ce beau bouquet de roses, remarqué par tous les assistants de ses obsèques dans l'église de la Madeleine; offrande souvent renouvelée depuis bien des années au sauveur de son enfant.

VI.

Extrait du journal Le Soir (2 *octobre* 1871).

L'Académie de médecine vient de perdre un de ses membres, la science médicale une de ses illustrations. Le docteur Blache vient de succomber à une longue et cruelle maladie.

Médecin de l'hôpital des Enfants pendant vingt années, ce théâtre d'une vaste pratique lui avait per-

mis de donner à son talent une impulsion spéciale.

Il s'adonna à l'étude des maladies de l'enfance avec la hauteur de vues et de conceptions que nous lui avons connues. Aussi ne tarda-t-il pas à acquérir dans cette branche de la médecine une juste célébrité. Cette bonté affable et douce que l'on rencontre assez peu souvent, faisait l'apanage de cette nature d'élite. Voir vite et bien prendre la décision prompte que justifiait son grand savoir, gagner la confiance de l'enfant et calmer les angoisses de la mère : telles étaient les qualités rares de l'illustre confrère que la mort vient de nous ravir.

Ces qualités éminentes le firent appeler à la cour de Louis-Philippe, en qualité de médecin des enfants du roi.

Il jouit bientôt de l'estime affectueuse de cette famille royale, à laquelle il resta toujours fidèle par le cœur.

Le mérite scientifique restant étranger aux agitations politiques, des distinctions furent décernées à M. Blache par trois gouvernements.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur, sous Charles X, il fut fait officier sous Louis-Philippe, et en 1870, il reçut la croix de commandeur.

Il s'était allié à la famille Guersant, dont le nom rappelle à notre mémoire le savant chirurgien qui consacra sa vie à l'étude et à l'exercice de la chirurgie des enfants.

M. Blache avait perdu, il y a quelques années, un de ses fils, frappé d'une affection contagieuse, victime de son dévouement professionnel. Le jeune docteur Blache son autre fils, qui marche dans la

voie si dignement tracée par son père, s'est déjà recommandé à l'attention du public savant par quelques travaux très-appréciés dans leurs tendances expérimentales.

Les funérailles du docteur Blache ont eu lieu sans faste, sans étalage de distinctions sur son cercueil, et en cela, la famille n'a fait qu'obéir à l'injonction de l'illustre mort, qu'un cortége nombreux d'élèves, d'amis et de clients reconnaissants a conduit jusqu'au lieu du dernier sommeil.

Signé : docteur CHÉRON.

Nous nous bornons à ces citations. Rien ne manquait aux témoignages d'affection et d'honneur envers le confrère et l'ami.

La mémoire du grand Médecin attendait d'autres hommages.

Deux de ses disciples les plus renommés ne devaient pas tarder à se charger de cette justice.

I.

Notice sur M. BLACHE *par M. Henri Roger, membre de l'Académie de médecine, lu à l'Académie de médecine dans sa séance du 26 septembre* (1).

M. Blache, notre estimé, notre bien-aimé collègue, qui fut médecin des hôpitaux pendant trente-cinq années, qui appartenait à l'Académie depuis 1855, et qui en fut l'honoré président en 1869, M. Blache,

(1) Extrait du *Bulletin de l'Académie de médecine*, t. XXXVI, p. 780. — 1870.

par une volonté formelle, expression ultime de sa modestie, a demandé que sa mort ne fût l'occasion d'aucune pompe, qu'aucun discours d'apparat ne fût prononcé sur sa tombe. Mais il n'a pas voulu, cet ami qui en comptait de si nombreux, qu'un oubli immédiat et complet se fît sur sa mémoire ; il n'a pas refusé, ce confrère si plein de bienveillance, le concours respectueux de confrères attristés ; il n'a pas repoussé, ce médecin aux entrailles de père, la foule empressée des mères de famille, ni leurs pleurs contenus, dernier hommage de la reconnaissance. Il n'a pas rejeté, cet homme aux sentiments élevés, la présence des religieuses de l'hôpital des Enfants, ses anciennes collaboratrices dans le bien. Il n'a point défendu, enfin, ce cher collègue dont nous venons d'être séparés, qu'un adieu suprême lui fût adressé ici, au milieu de notre compagnie, glorieuse fraction de la famille médicale.

D'ailleurs, l'eût-il fait que, pour moi qui fus uni à M. Blache par une amitié datant des premières années de la vie, amitié doublée de gratitude et qui dura immuable pendant près de cinquante années, ne pas obéir était un devoir; le silence devenait presque une impiété !

Et puis, n'est-ce pas une œuvre utile à la grandeur et à la vitalité des corporations que de fixer par des témoignages écrits le souvenir de leurs dignitaires ; de prendre à la dernière heure l'empreinte, autrement si vite effacée, des chers et illustres morts, nobles images qui deviennent alors un exemple pour les contemporains et pour les générations futures ?

Nommé médecin des hôpitaux en 1831, au premier

concours qui fut institué après 1839, M. Blache, après quatorze années passées au Bureau central, à l'hospice des Incurables et à l'hôpital Cochin, arriva, en 1845, à l'hôpital des Enfants qui fut pour lui la source d'excellents travaux de pathologie infantile, et le théâtre d'une vaste pratique et d'une longue expérience.

Déjà il s'était fait connaître par plusieurs écrits estimables, où se décelait son esprit pratique; il avait, en 1832, remporté un prix à la Société de médecine de Lyon, pour un *Mémoire sur la coqueluche*, dont il montrait l'extrême gravité chez les jeunes enfants, et dont il décrivait avec talent les principales complications, et, la plus fréquente de toutes, la pneumonie lobulaire.

Un des plus zélés collaborateurs du *Dictionnaire* en 30 volumes, vaste répertoire des connaissances médicales, grande œuvre de la médecine de son temps, il n'y inséra guère moins d'une quarantaine d'articles de pathologie, de thérapeutique et surtout de pathologie infantile, soit seul, soit associé à des maîtres célèbres, Chomel et Guersant. Les articles qu'il composa en collaboration avec ce dernier (la *chorée*, dont il exposait le *traitement par la gymnastique* (1) lors de sa candidature à l'Académie; le *croup*, où il établit la distinction si importante entre le faux croup, si effrayant en apparence, et le vrai croup, cette terreur des mères, si effrayant en réalité; les *convulsions*, le *muguet*, la *gangrène de la bouche*, etc.);

(1) Blache, *Du traitement de la chorée par la gymnastique* (*Bull. de l'Acad. de méd.*, 18 juillet 1854, et *Mém. de l'Acad. de méd.*, 1855, t. XIX, p. 598).

ces articles, dont quelques-uns sont de véritables monographies, réunis en volume, auraient pu former un traité complet de médecine de l'enfance.

Ces divers travaux, fondés sur l'observation et l'expérience clinique, sont marqués au coin d'une sévère analyse ; ils révèlent le judicieux observateur, le médecin sagace et consciencieux, dont toutes les aptitudes comme tous les efforts sont consacrés à la recherche du vrai et de l'utile.

Mais les meilleures œuvres sont encore le bien qu'on fait, et l'on peut dire que M. Blache fut, à cet égard, un auteur remarquable et fécond.

En effet, qui fut jamais plus généreux que lui ? J'en atteste toute une phalange de médecins distingués, dont, à l'hôpital des Enfants, il avait parfait l'éducation scientifique, et dont, en ville, il commença la fortune médicale par une initiative tutélaire.

Mais revenons à la vie scientifique de M. Blache.

Ses travaux spéciaux le désignèrent de bonne heure à l'opinion publique comme médecin d'enfants ; c'était pour lui comme une vocation naturelle, et cette vocation fut fixée par son alliance avec la famille Guersant. Eminent praticien, Guersant jouissait depuis longtemps d'une juste renommée due à ses écrits et à son enseignement clinique à l'hôpital des Enfants. Professeur libre, et seul professeur, il avait formé plusieurs générations de médecins à cette étude si peu connue jusque-là, et, depuis, cultivée avec un succès progressif. Lui-même fils de médecin, M. Blache entra ainsi dans une famille où la haute honorabilité et le talent de praticien étaient des qualités héréditaires ; une famille aux solides

vertus, où régnaient l'union inaltérable et le bonheur intime, bonheur réciproque qui dura près d'un demi-siècle. Il rehaussa de ses mérites propres le légitime éclat de cette famille ; il en augmenta le patrimoine moral et le transmit à de dignes fils, dont l'un, atteint d'un mal contagieux, est mort victime de son dévouement professionnel, et dont l'autre a hérité des qualités sérieuses et aimables de son père.

Les dons du caractère qui brillaient réunis, chez M. Blache, à l'égal du savoir, lui gagnèrent bien vite le cœur des mères. Et, en effet : « Certaines qualités sont plus particulièrement requises chez le *médecin des enfants* ; à la fois prudent et décidé, il devra saisir d'un coup d'œil les premiers traits de la maladie, la deviner à travers un diagnostic complexe ; il devra être prompt à porter un jugement certain et fondé sur l'expérience. Mais, avant tout, il devra être doux et patient ; qu'il ait l'art d'aborder ses petits malades, qu'il leur sourie, qu'il s'accommode à leur langage et se prête même à leur jeux. Qu'il aime les enfants ; qu'il soit bon et affable ; qu'il ait le *cœur maternel*. Le praticien savant et expérimenté qui possède l'heureux assemblage de ces dons de l'esprit et de ces qualités morales sera le médecin des enfants par excellence. Et que de services il rendra aux familles, à la société, en protégeant contre la maladie ces frêles existences, en assurant la conservation de ces êtres délicats et charmants qui sont la fleur de la vie ! »

Quand j'ai tracé ce portrait, c'est M. Blache qui posait devant moi.

Véritable médecin dans la plus large et la plus

sympathique acception du mot, combien il était habile à guérir et à consoler ! Il venait au secours des souffrants le sourire aux lèvres et au cœur. Comme il savait dissimuler ses craintes, ne laissait briller que l'espérance sur sa physionomie pieusement menteuse ! Comme il était touché réellement de ces inquiétudes, de ces douleurs des mères, exagérées parfois jusqu'à la folie et si naturelles par leur exagération même ; et comme aussi il s'associait à leurs joies alors que, triomphant du mal, il avait pu conserver leur enfant !

Combien excellent il se montrait en consultation avec les médecins qui réclamaient l'aide ou le contrôle de son immense expérience ! Quelle simplicité, quelle aménité, quelle confraternité vraie dans ses rapports avec ses confrères, toujours disposé à s'effacer lui-même pour les faire valoir ! Et comme en même temps il savait leur être utile par la sûreté de son diagnostic et par les ressources presque inépuisables de thérapeutique !

M. Blache fut également le type du médecin d'hôpital : d'une exatitude à faire envie aux plus jeunes, il soignait les enfants des pauvres avec un zèle et une ardeur soutenus, et il donnait ainsi à ses disciples, dans sa visite doublement fructueuse, des leçons de savoir et de sa charité.

Tous ces mérites le désignèrent naturellement lorsqu'il s'agit de choisir un médecin pour des enfants princiers; montrant auprès des grands les qualités qu'il déployait auprès des humbles, il ne tarda pas à conquérir l'affectueuse estime d'augustes clients, et le médecin de l'hôpital des Enfants devint l'ami de la royale maison de France.

Plus tard, les douleurs de ces augustes clients devinrent comme les siennes propres : au jour de la catastrophe, il avait veillé jusqu'au dernier moment sur les jeunes princes, et si, trop de liens sacrés le retenant au rivage, il ne put les suivre dans leur exil, du moins fit-il aux nobles bannis des visites répétées et fut-il toujours avec eux par la pensée. Aussi, quelle joie vive (et pure de tout intérêt personnel, car déjà il se sentait frappé à mort), quand ces citoyens honnêtes que leur patriotisme avait éloignés, quand ces princes vaillants, que ramenait leur patriotisme, touchèrent le sol de la patrie qui leur était enfin rendue, mais à force de malheurs !

M. Blache fut un des membres les plus assidus de notre compagnie ; il fit plusieurs rapports remarqués, et entre autres sur la chorée (1), sur le traitement de la phthisie par les voyages maritimes. Homme du devoir avant tout, il tenait à s'acquitter complétement des obligations académiques ; malgré les empêchements d'une longue et cruelle maladie, doucement et philosophiquement supportée, il assista jusqu'aux dernières semaines à nos séances ; et de même, malgré cette redoutable affection qui épuisait son sang et sa vie sans troubler les sérénités de son âme, il avait courageusement rempli ses fonctions de président.

C'est le même sentiment, la même religion du devoir, qui le fit rester dans Paris investi, et, pendant ce long siége si douloureux à son patriotisme, se sou-

(1) Blache, *Rapport sur le traitement de la chorée par la faradisation* (*Bull. de l'Acad. de méd.*, Paris, 1859-1860, t. XXV, p. 136).

mettre volontairement à des souffrances et à des privations périlleuses pour son organisme ébranlé.

Messieurs, en nous rappelant quel fut M. Blache, nous comprenons sa fortune médicale, sa haute et enviable position, ses succès dans la science et dans la profession, succès auxquels tous, élèves, contemporains, et ses maîtres eux-mêmes, ont toujours cordialement applaudi ; c'est que M. le docteur Blache avait plus que le savoir, il avait la *bonté*, ce charme de tous les âges, cette grâce suprême du vieillard.

Les récompenses accordées au mérite, et qu'il serait injuste de réserver seulement au mérite militaire, ne pouvaient manquer à M. Blache. Comme Antoine Paré, chirurgien sous trois rois, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur sous Charles X, officier sous Louis-Philippe, et commandeur en 1870. Mais ces décorations lui étaient venues sans pouvoir de sa part, et, aussi peu soucieux de l'ostentation de la mort qu'il l'avait été de l'ostentation de la vie, il recommanda d'une manière expresse qu'elles ne fussent pas fastueusement placées sur le char funèbre.

Mais l'Académie tout entière, mais les médecins des hôpitaux et de nombreux confrères de la ville, n'en ont pas moins fait à notre éminent et affectionné collègue des funérailles dignes de son cœur noble et aimant. Unanimes dans nos regrets, comme nous l'avions été dans nos suffrages en ce jour si honorable, si fortuné pour M. Blache, où il fut nommé président de l'Académie de médecine tout d'une voix et comme par une acclamation sans exemple dans les élections académiques ; unanimes dans nos profondes

sympathies, nous lui avons fait un cortége de nos douleurs; nous avons enseveli silencieusement le mort bien-aimé dans nos respects et dans notre sincère affection.

Je m'arrête : si je laissais parler entièrement mes sentiments, si je louais pleinement M. Blache, ainsi qu'il méritait de l'être, je craindrais d'offenser sa mémoire, car la louange, que d'autres aiment excessive et même prolongée outre-tombe, il ne la souffrait que discrète et mesurée. Il me faut donc refouler au dedans de moi l'expression éclatante du deuil commun; qu'il me soit permis, du moins, à moi qui perd le plus dans cette amère séparation, de répéter avec le poëte :

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam mihi.

II.

Notice sur M. Blache, *lue à la Société médicale des hôpitaux (séance du 27 octobre), par M. Maingault, membre titulaire.*

Messieurs,

Notre très-honoré président vous a fait part, dans la dernière séance, en quelques paroles d'un langage élevé, du vide qui venait de se produire dans nos rangs, de la perte si grande que nous avons éprouvée, de la mort de M. Blache, l'un des membres fondateurs de la Société.

M. Blache était médecin honoraire de l'hôpital des Enfants, membre et ancien président de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion d'honneur; sa réputation médicale était plus qu'européenne, sa clientèle considérable.

Aussi, une foule nombreuse, pleine de tristesse et de recueillement, entourait-elle le char funèbre; collègues, confrères, élèves, amis et clients, le deuil dans le cœur, s'étaient réunis pour lui rendre les derniers devoirs; femmes, mères, les larmes aux yeux, priaient pour celui qui avait soigné ou sauvé un être cheri; mais aucune décoration n'ornait son cercueil, aucune pompe, aucune députation, aucun discours sa tombe, telle avait été la volonté formelle du mourant. C'est que, chez M. Blache, une extrême simplicité, une modestie vraie, ajoutaient un charme de plus à son mérite incontesté, à toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

Mais, si grande que fût son abnégation, si absolu que fût l'oubli de soi-même, il ne pouvait nous défendre, à nous qui le pleurons, de donner dans les sociétés savantes dont il faisait partie un dernier souvenir, une dernière preuve d'affection et de respect au médecin éminent, au collègue vénéré, à l'homme de bien.

C'est un honneur pour moi, messieurs, d'être l'interprète de la Société dans cette circonstance si douloureuse, mais c'est aussi un devoir pieux que je remplis, une dette de reconnaissance dont je m'acquitte, en offrant un suprême hommage à la mémoire de l'ami si vénéré auquel j'étais étroitement uni depuis de longues années par une affection toute filiale.

Il y a peu de temps encore, M. Blache assistait à nos séances, heureux, disait-il, de se retrouver et de se retremper au milieu de ses jeunes confrères; il savait bien, ce maître si excellent, qu'il comptait parmi vous autant d'amis que de collègues.

Il me semble le voir encore entrant dans cette enceinte. M. Blache avait soixante-treize ans, et cependant ce n'est pas un vieillard qui s'avance; sa démarche est toujours ferme, presque droite, sa taille est droite.

Les années ont donné à sa physionomie, sans l'alourdir, je ne sais qu'elle calme sérénité.

Sa taille est belle avec ce front saillant, large, bien développé, ses traits si fins, son regard doux, mais vif et pénétrant.

Un sourire plein de charme et de bienveillance illumine son visage comme un beau soleil d'automne qui rappelle encore les jours d'été; la figure de M. Blache est bien l'image de son âme noble, franche, expansive. Sa bouche ne s'ouvrira que pour adresser à chacun de ceux qui se pressent autour de lui une parole aimable, gracieuse, amicale. — S'il parle dans la discussion, c'est pour exprimer, d'une voix forte, bien timbrée, dans une forme claire et concise, une pensée nette bien définie.

Tel nous l'avons vu au milieu de nous, tel il était dans sa nombreuse clientèle. L'accueil que chacun de nous lui faisait, il le recevait de chacun de ses clients.

Pour les enfants, ce n'était pas le médecin, cet être si redouté du jeune âge : c'était l'ami indulgent, gai, patient, qui les magnétisait doucement par le charme

de sa figure, de sa voix et de ses manières. C'était M. Blache, et comme ils l'aimaient!

A son entrée dans la chambre d'un malade, il répandait autour de lui comme un parfum de bonté. Il prenait si vivement part aux douleurs de ceux qu'il soignait! — Nerveux, sensible, impressionnable, il souffrait leurs souffrances, et sa parole compatissante, sympathique, était un baume qui les soulageait et soutenait le courage du patient.

Medicus pie mendax, disait-il souvent, et avec quel art, avec quel soin il dissimulait ses craintes et son anxiété!

Ubi vita ibi spes était aussi un de ses aphorismes favoris, aphorisme d'une application incessante dans la médecine des enfants, et l'espoir qu'il conservait jusqu'au dernier moment aidait chacun à supporter plus facilement les phases souvent si cruelles des maladies. Lorsque la terminaison devait être fatale, loin de se lasser ou de se décourager, il savait alors encore varier à l'infini toutes les ressources de son art. — Ce n'était, à coup sûr, pas à M. Blache que faisait allusion le malade dont parle Chomel, et qui disait à son médecin : « Vous ne me guérissez pas, vous ne me soulagez pas, vous ne me consolez pas. » A l'exemple de Sydenham, M. Blache soignait ses clients comme il aurait voulu être soigné lui-même. Il me semble encore l'entendre : « Ils sont si malheureux de souffrir, il faut au moins leur rendre la médecine aussi agréable qu'il est possible de le faire. »

Chez M. Blache, messieurs, si toutes les qualités du cœur se trouvaient réunies, sa bonté extrême n'allait pas jusqu'à la faiblesse. — S'il pardonnait à

ceux qui avaient pu l'offenser, et si même son âme compatissante poussait l'oubli des injures jusqu'à rendre le bien pour le mal, d'un caractère vif, énergique, il avait trop de vigueur morale, trop de fierté, pour supporter la moindre atteinte à sa dignité.

Appelé comme médecin dans toutes les classes de la société, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, honoré de la confiance de la famille royale de France, par la noblesse et l'élévation de son caractère, il sut n'inspirer à tous ses clients qu'affection et respect.

Ce qu'il fut pour ses élèves, eux seuls peuvent le dire : plusieurs d'entre eux lui doivent fortune et bonheur; tous trouvèrent toujours en lui un appui solide, un guide précieux, un ami sûr et dévoué.

La carrière médicale de M. Blache fut brillante et longue, elle ne se termina qu'avec sa vie.

Fils d'un médecin des plus considérés de Senlis, il fut élevé dans l'estime et le respect de la profession de son père. Bien préparé par de fortes études littéraires, il commença l'étude de la médecine. Successivement externe des hôpitaux en 1818, interne de première classe en 1819, il fut reçu docteur en 1824. Sa thèse inaugurale intitulée : RECHERCHES SUR UNE PRODUCTION PARTICULIÈRE DE LA MEMBRANE MUQUEUSE QUI SE MANIFESTE DANS LES DERNIERS TEMPS DES MALADIES CHRONIQUES, est fort intéressante.

Peu après, il devint le gendre de Guersant, le beau-frère de Paul Guersant, qui l'a précédé de si peu dans la tombe. Dans sa nouvelle famille, comme dans la sienne propre, les traditions de l'honorabilité et du travail étaient héréditaires.

Dès lors, M. Blache avait trouvé sa voie ; il se consacra spécialement, mais non exclusivement, à la médecine de l'enfance, pour laquelle il était si merveilleusement doué. Il devait se faire un nom considérable dans cette branche si importante et si intéressante de notre art.

En 1831, M. Blache est nommé médecin des hôpitaux au premier concours, et il débute dans cette longue carrière hospitalière, qu'il remplira pendant trente-cinq ans, toujours avec les mêmes soins, quelque étendue que soit sa pratique privée.

Après avoir passé par l'hospice des Incurables, l'hôpital Cochin, il devient, en 1845, médecin de l'hôpital des Enfants. Il est enfin sur son vrai terrain. C'est là surtout que M. Blache pourra développer dans son enseignement clinique les facultés si précieuses dont il est doué, et affermir sa réputation déjà si belle, de praticien consommé.

Élevé à l'école de son maître Guersant, avec quel art il examine et il apprend à ses élèves à examiner ces petits malades, dont l'approche seule est souvent si difficile !

Comme il sait deviner leurs souffrances !

Avec quelle rapidité, avec quelle netteté il établit son diagnostic !

Profondément versé dans l'étude de la pathologie infantile, avec quelle habileté il sait instituer, modifier, varier son traitement ! Tantôt laissant la maladie s'user d'elle-même, il se contente de la diriger doucement, d'en surveiller attentivement les phases. Toujours prêt à combattre les symptômes graves, les complications qui peuvent survenir et dont il recon-

naît l'imminence d'un œil sagace; tantôt, au contraire, quel que soit l'âge de l'enfant, avec quelle énergie, je dirais même avec quelle audacieuse témérité, si ce n'était le résultat d'un jugement sûr, il lutte dès le début contre une des ces affections suraiguës à marche irrégulière, foudroyante !

Comme il saisit rapidement l'indication qui se présente, et l'occasion propice pour agir !

Avec quelle science profonde il emploie toutes les ressources de la thérapeutique ! et dans ses mains les ressources sont infinies.

M. Blache est bien le médecin des enfants par excellence; il possède à un haut degré ce que les personnes étrangères à notre art appellent le coup d'œil médical, c'est-à-dire cet ensemble de qualités précieuses qui n'est l'apanage que de certaines natures privilégiées : une intelligence élevée, un jugement droit et prompt, un esprit observateur et sagace, des sens délicats et exercés.

La clientèle de M. Blache était devenue de plus en plus considérable. Il avait été nommé médecin du comte de Paris, poste enviable, envié, auquel les suffrages de ses confrères le désignaient d'avance. La famille médicale tout entière lui donnait sa confiance; il devint le consultant adopté par la majorité des médecins, pour les maladies des enfants. — Sa grande notoriété, une honorabilité parfaite, une grande aménité, justifiaient ce choix.

Son affabilité, sa cordiale confraternité, rehaussaient singulièrement le mérite du médecin éminent.

Combien il était heureux de donner son concours loyal, l'appui de son autorité, à un confrère, dans ces

circonstances où la confiance des malades en leur médecin est ébranlée par la longue durée des souffrances ou l'inefficacité des remèdes !

Avec quelle bonté il soutenait les faibles! Avec quelle discrète réserve, avec quelle circonspection il savait remettre les égarés dans une voie meilleure ! — Avec quel dévouement il soignait nos enfants, et comme nous le bénissions quand, après une nuit d'angoisses, il venait nous rassurer; quand, nous prenant les mains dans une douce étreinte, il nous disait tout joyeux : Ce ne sera rien !

L'Académie de médecine, en 1855, l'admit dans son sein, et en 1865 ses collègues le choisissaient pour leur président à l'unanimité, lui donnant ainsi un beau et touchant témoignage de leur haute estime.

Entraîné par les impressions et l'élan du cœur, je me suis laissé aller à parler trop longuement, si c'est possible, de la vie active de M. Blache ; je veux pourtant vous dire quelques mots de sa fin si touchante, aussi serai-je bref sur ses travaux scientifiques, qui mériteraient cependant un long examen, et dont je me contenterai de faire une revue rapide.

Les écrits de M. Blache sont nombreux, depuis sa thèse inaugurale SUR LE MUGUET DANS LES AFFECTIONS CHRONIQUES, jusqu'à son mémoire SUR LE TRAITEMENT DE LA CHORÉE PAR LA GYMNASTIQUE, mémoire qu'il lut à l'Académie lorsqu'il posa sa candidature.

En 1832, M. Blache publia un travail remarquable, le plus complet qui ait été fait, SUR LA COQUELUCHE, SES INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES, SA GRAVITÉ CHEZ LES JEUNES ENFANTS, et auquel la Société de médecine de Lyon décerna un prix.

Plus tard, un des collaborateurs les plus actifs du Dictionnaire en 30 volumes, il publia dans cet important recueil un nombre considérable d'articles, tantôt seul, tantôt avec ses maîtres Chomel, Guersant; articles qui sont chacun un traité complet de l'affection dont ils traitent: croup, muguet, gangrène de la bouche, etc.

Il est à regretter que ces travaux épars n'aient pas été réunis; ils eussent été pour les élèves et les médecins un haut et précieux enseignement de la pathologie infantile.

Les écrits de M. Blache, mémoires, articles du Dictionnaire, rapports à l'Académie, consultations, tous, quels qu'ils soient, sont remarquables par un style véritablement scientifique, élevé sans recherche et d'une grande pureté, tous dénotent un écrivain justement ami de la forme, un esprit médical sévère, et sont bien l'œuvre d'un maître.

Jusqu'à ses derniers moments, M. Blache a conservé toute la verdeur de son esprit, presque toute sa vigueur physique. — Nature énergique, il réagit contre la douleur et la maladie, et cependant combien ses dernières années sont cruelles! Il perd d'abord son fils aîné, victime de son dévouement, et dans lequel il espérait se survivre à lui-même; puis, presque au même âge auquel le premier lui a été enlevé, le deuxième lui est ravi à son tour. — La maladie et la souffrance l'enlacent dans leurs étreintes.

Depuis six ans, des hématuries rebelles à tout traitement auraient dû l'épuiser; mais, que le mal cède momentanément, aussitôt M. Blache oublie ses angoisses, sa constitution vigoureuse reprend le dessus;

Avec quelle verve il raille ses misères physiques, arrachant le rire à ceux même qui l'aiment le plus tendrement.

Dans la vieillesse, le plus ordinairement, sous des coups répétés, la sensibilité s'émousse; mais M. Blache avait conservé, dans un âge avancé, toute la jeunesse, toute la fraîcheur des sentiments. — Patriote dans la grande et belle acception du mot, il avait été profondément et cruellement affecté par nos premiers désastres. Homme du devoir par excellence, il voulut, à l'exemple de son ami si regretté Danyau, rester à Paris lorsque l'ennemi s'approcha de nos murs.—Ni les dangers qu'on pouvait courir, ni les privations à endurer, rien ne put le décider à se séparer des siens, et cependant la maladie faisait des progrès, il se sentait profondément et mortellement atteint.

Au mois d'avril, cependant, il se détermina à aller chercher à Senlis, dans l'air natal, du calme et un soulagement à ses douleurs. Sous l'influence d'une hygiène meilleure, sa santé s'améliora, et nous espérions, illusion cruelle ! le conserver encore longtemps lorsqu'il partit pour les eaux de Royat. Là les accidents si graves, assoupis momentanément, reparurent avec une grande violence.

Il revint à Paris; mais, à partir de cette époque, des douleurs atroces, presque continuelles, commencèrent à l'épuiser, et bientôt la fièvre acheva de miner cette constitution si robuste.

Les soins si empressés, si dévoués, si affectueux de MM. Nélaton et Dolbeau purent apporter quelque soulagement momentané, mais la maladie marchait impitoyable; une terminaison fatale n'était plus dou-

teuse. — Une opération seule pouvait peut-être encore, on l'espérait, soulager notre pauvre patient. Prévenu, il s'y soumit avec courage. Mais lorsqu'un examen approfondi eut démontré l'impossibilité d'avoir recours à cette dernière ressource. M. Blache ne se fit aucune illusion; il sentit que sa fin était proche.

Avant de quitter les siens, il prit toutes ses dispositions avec un calme admirable. — Sincèrement religieux, il vit sans crainte la mort approcher. Il supporta, lui si nerveux, avec un courage inouï, des douleurs cruelles, sans pousser une plainte ; entouré des siens, il fut fort devant leur affliction; sa sérénité fut inaltérable; par de douces et bonnes paroles, il donnait du courage à chacun; puis, lorsque la faiblesse augmentant, la voix expira sur ses lèvres, son regard si expressif, des serrements de main, montraient encore que sa pensée était avec ceux qu'il aimait si tendrement.

Jusqu'au dernier moment, il conserva toute son intelligence. Enfin, *le* 18 *septembre, à sept heures,* sa belle âme s'envola, et M. Blache rendit le dernier soupir, entouré d'une épouse, d'une fille, d'enfants adorés et éplorés, dans les bras de son fils, M. le docteur René Blache, digne héritier d'un beau nom, digne fils d'un tel père.

Une belle et noble vie venait de se terminer !

Heureux celui qui, ayant rempli grandement sa carrière, lègue aux siens pour héritage une mémoire justement honorée, à ses amis la douleur d'une affection brisée, à chacun l'exemple d'une vie sans tache ! Combien peu quittent cette terre ne laissant après

Avec quelle verve il raille ses misères physiques, arrachant le rire à ceux même qui l'aiment le plus tendrement.

Dans la vieillesse, le plus ordinairement, sous des coups répétés, la sensibilité s'émousse; mais M. Blache avait conservé, dans un âge avancé, toute la jeunesse, toute la fraîcheur des sentiments. — Patriote dans la grande et belle acception du mot, il avait été profondément et cruellement affecté par nos premiers désastres. Homme du devoir par excellence, il voulut, à l'exemple de son ami si regretté Danyau, rester à Paris lorsque l'ennemi s'approcha de nos murs. — Ni les dangers qu'on pouvait courir, ni les privations à endurer, rien ne put le décider à se séparer des siens, et cependant la maladie faisait des progrès, il se sentait profondément et mortellement atteint.

Au mois d'avril, cependant, il se détermina à aller chercher à Senlis, dans l'air natal, du calme et un soulagement à ses douleurs. Sous l'influence d'une hygiène meilleure, sa santé s'améliora, et nous espérions, illusion cruelle! le conserver encore longtemps lorsqu'il partit pour les eaux de Royat. Là les accidents si graves, assoupis momentanément, reparurent avec une grande violence.

Il revint à Paris; mais, à partir de cette époque, des douleurs atroces, presque continuelles, commencèrent à l'épuiser, et bientôt la fièvre acheva de miner cette constitution si robuste.

Les soins si empressés, si dévoués, si affectueux de MM. Nélaton et Dolbeau purent apporter quelque soulagement momentané, mais la maladie marchait impitoyable; une terminaison fatale n'était plus dou-

teuse. — Une opération seule pouvait peut-être encore, on l'espérait, soulager notre pauvre patient. Prévenu, il s'y soumit avec courage. Mais lorsqu'un examen approfondi eut démontré l'impossibilité d'avoir recours à cette dernière ressource. M. Blache ne se fit aucune illusion; il sentit que sa fin était proche.

Avant de quitter les siens, il prit toutes ses dispositions avec un calme admirable. — Sincèrement religieux, il vit sans crainte la mort approcher. Il supporta, lui si nerveux, avec un courage inouï, des douleurs cruelles, sans pousser une plainte ; entouré des siens, il fut fort devant leur affliction ; sa sérénité fut inaltérable; par de douces et bonnes paroles, il donnait du courage à chacun; puis, lorsque la faiblesse augmentant, la voix expira sur ses lèvres, son regard si expressif, des serrements de main, montraient encore que sa pensée était avec ceux qu'il aimait si tendrement.

Jusqu'au dernier moment, il conserva toute son intelligence. Enfin, *le 18 septembre, à sept heures,* sa belle âme s'envola, et M. Blache rendit le dernier soupir, entouré d'une épouse, d'une fille, d'enfants adorés et éplorés, dans les bras de son fils, M. le docteur René Blache, digne héritier d'un beau nom, digne fils d'un tel père.

Une belle et noble vie venait de se terminer !

Heureux celui qui, ayant rempli grandement sa carrière, lègue aux siens pour héritage une mémoire justement honorée, à ses amis la douleur d'une affection brisée, à chacun l'exemple d'une vie sans tache ! Combien peu quittent cette terre ne laissant après

eux que regrets et tristesse, comme notre bien-aimé maître M. Blache.

Son nom restera célèbre dans les annales de la médecine, son souvenir vivra dans nos cœurs.

Après ces savantes et touchantes notices, il est juste de faire mention d'une délibération de la *Société médicale* du VIII[e] arrondissement.

SOCIÉTÉ MÉDICALE DE L'ARRONDISSEMENT DE L'ÉLYSÉE.

(Séance du 2 octobre 1871.)

Présidence de M. LEROY DE MÉRICOURT.

M. le Président fait part à la Société de la perte douloureuse qu'elle vient de faire de l'un de ses membres les plus anciens et des plus estimés. L'honorabilité de M. Blache comme médecin, la réputation si bien méritée, qu'il avait acquise dans l'art de soigner les enfants, son exquise affabilité comme confrère et comme maître, laissent dans le cœur de ceux qui avaient pu le voir de près un vide immense, et chez tous un regret profond.

La société enregistre avec douleur la perte qu'elle vient de faire.

D[r] BARLEMON, *secrétaire.*

Tels sont les honneurs qui ont été rendus à la mémoire du docteur Blache.

Il est beau pour le médecin, pour le père de famille, pour le citoyen, pour le chrétien, de s'en aller ainsi de la vie, en laissant après lui de si profondes traces dans le souvenir des hommes.

Et tout n'a pas été divulgué.

Le foyer domestique a des honneurs d'une autre sorte, dont il faut garder le secret. C'est là que la piété des affections suffit à la gloire d'un nom que le public aura entouré d'hommages, et que d'autres garderont et transmettront comme un héritage sacré de vertus et de bons exemples.

APPENDICE.

Extrait d'un Rapport du Dr Blache *à l'Académie de médecine.*

« Dans notre art, il y a quelques points de pratique médicale qui semblent de nature à ne plus laisser aucun doute dans l'esprit, aucune indécision au moment d'agir, parce qu'ils sont tout à la fois consacrés par l'expérience des siècles et appuyés sur l'autorité des plus grands maîtres. De loin en loin cependant, il arrive que ces prétendus articles de foi, si incontestés jusqu'alors, sont de nouveau remis en question, et qu'au culte fervent, succèdent la tiédeur, puis l'indifférence et le mépris. Vous savez qu'en médecine, comme en toute autre chose, le scepticisme prépare la période révolutionnaire ou de destruction, et que quand celle-ci a éclaté et que la mine sourdement creusée fait tout à coup explosion, les partis, jusque là confondus, se divisent et s'attaquent. Dans la lutte qui s'engage, au milieu du trouble et du tumulte, de l'agitation et du désordre, inséparables de la chute de toute croyance quelconque, quelque peu importante, il est facile de distinguer: les conservateurs et les révolutionnaires, champions des opinions extrêmes, les indifférents, masse compacte, dure à entamer, mais dont quelques membres toutefois sont emportés par l'attraction puissante d'un combat passionné; les sceptiques, ces railleurs de toute doctrine, qui s'applaudissent de sa chute et criblent les hommes de conviction des flèches de leur impuissante ironie.

« Est-ce là tout, messieurs? Non. Il y a encore les sages. J'appelle ainsi ceux qui cherchent la vérité, en ne perdant jamais de vue les principes immuables de notre art, ceux qui la poursuivent ardemment, mais sans passion, sans préjugé, sans illusion, avec une connaissance approfondie du passé et un légitime espoir dans la marche incessamment progressive des sciences. Ces sages forment toujours la minorité.

« Il y a eu de tout temps, plus encore aux premiers âges de la médecine qu'à notre époque, des médecins systématiquement expectants. Leur doctrine, et la pratique qui en est le corollaire, découlent d'une confiance sans bornes en la puissance médicatrice de la nature. La nature ! la nature ! s'écrient-ils, pourquoi la torturer ? Pourquoi travailler l'organisme par des médications actives? pourquoi le spolier de ses humeurs, l'irriter, l'hyposténiser, l'exciter, le calmer, etc. S'il est bien prouvé que les éléments sains qui restent en lui triompheront un jour au l'autre des éléments morbides, si cet équilibre des forces organiques, momentanément troublé, doit être ramené par un acte énergique de vitalité aux conditions statiques qui constituent la santé ? Ce langage, on le comprend quand il s'agit d'affections légères qui marchent en toute liberté et vont aisément vers une solution prompte et favorable, et dont il est facile dès les premiers jours de pressentir l'heureuse terminaison. Encore faut-il convenir que, quelle que soit leur bénignité, il vaudrait mieux les enrayer, et que cette pratique, si elle n'était plus incommode ou plus dangereuse que le mal, serait en même temps plus digne du médecin et plus appréciée du malade ! Mais ces partisans de l'abstention, que feraient-ils dans les cas trop fréquents où la lutte est incertaine entre la vie pathologique et la vie saine, si je puis ainsi parler ? Resteront-ils spectateurs impassibles d'une évolution morbide, dont il n'est pas toujours possible, quoi qu'ils disent, de prévoir les tendances bonnes où mauvaises ? J'usqu'où ira leur foi robuste en cette nature médicatrice si vantée, si admirée ?

Auront-ils jusqu'au bout le courage ou l'entêtement du fanatisme? Ne reculeront-ils pas devant la responsabilité de l'événement?

« Il y en a qui s'abstiennent systématiquement.

« D'abord vient l'homéopathie, Tessier en tête, avec quarante et une observations, où l'on comptait trente-huit guérisons et trois morts. Quel triomphe! et quelle médication ne s'inclinera pas devant la prodigieuse puissance du globule de bryone ou de phosphore! Pourtant, si brillant qu'il parût, ce prétendu succès des globules ne convertit personne. On vit bien que la pratique homœopathique n'était rien autre chose qu'une expectation déguisée, et qu'à celle-ci revenait tout l'honneur de la guérison. Si ce résultat inattendu ne profita pas à l'homœopathie, il fit réfléchir.

« La voie de l'expérimentation était ouverte. On pouvait deviner que des résultats si imprévus tenteraient les chercheurs, séduiraient les esprits inquiets, ceux qui sont mécontents du passé, parce qu'ils sont avides de nouveautés. Pour tout homme qui a traversé plusieurs périodes scientifiques, et qui connaît par expérience la grandeur et la décadence des doctrines médicales, il était visible que l'heure du combat avait sonné, et que les partis, jusque-là confondus, allaient en venir aux mains. C'est ce qui eut lieu. Le premier coup partit de l'école de Vienne.

« On avait dit que la saignée aggrave l'état général, en déprimant les forces, et fait passer la pneumonie du second au troisième degré. C'est là une assertion que rien ne légitime et qui n'a d'autre valeur que celle d'une hypothèse plus ou moins probable. Que dans quelque cas, en effet, la saignée, inconsidérément pratiquée, puisse nuire, personne ne le mettra en doute; mais ce qu'il est plus difficile d'admettre, c'est qu'elle convertisse une pneumonie exsudative en pneumonie purulente, car la mauvaise tendance d'une pneumonie dépend de sa nature, de la constitution épidémique, ou de l'idiosyncrasie des malades. Nous ne pensons pas qu'il soit

possible de faire naître à volonté la purulence à l'aide des saignées ; et jusqu'à preuves positives, nous rejetons l'explication. Bien moins encore adoptons-nous la théorie de M. Bennett : elle est tellement étrange, qu'elle porte en elle-même sa réfutation.

« Ce médecin croit que les principes sur lesquels a reposé jusqu'ici l'emploi de la saignée et des remèdes antiphlogistiques sont opposés à une saine pathologie, et que l'inflammation une fois constituée ne peut être jugulée, et il proscrit aussi tout traitement actif, abandonnant la maladie à sa marche naturelle. Mais savez-vous pourquoi ? Précisément parce qu'il faut, pour que la terminaison soit favorable, que la pneumonie passe du second au troisième degré. La formation du pus est la condition du salut. Toute médication active pourrait troubler la nature dans cette transformation salutaire qui convertit la fibrine en pus. Voilà à quelles aberrations un homme de la plus grande valeur s'est laissé entraîner par l'*abus du microscope*. N'est-il pas à craindre que le spectacle absorbant de l'évolution et de l'involution des infiniment petits émousse le sens médical, et fasse perdre de vue les grandes indications qui sont la base de toute thérapeutique rationnelle ? Abandonnera-t-on, pour de hardies hypothèses, les leçons de l'expérience et les glorieuses traditions du passé? Croyez-vous que, quand on aura remplacé la simple et féconde notion de la vie que nous a léguée l'Antiquité, pour la théorie cellulaire ; que, quand on aura concentré toute l'activité vitale dans l'élément microscopique, on aura fait faire un grand pas à notre science et à notre art ?

« Allons au fond des choses ; ne nous laissons abuser ni par les mots ni par les théories ; serrons les faits de près et voyons ce qu'ils nous enseignent?

« Quand on dit que le médecin doit s'abstenir de toute médication active dans le traitement d'une maladie, on avoue implicitement : ou bien que cette maladie ne présente pas d'indications, ou bien que si elle en présente, nous nous trou-

vons dans l'impossibilité de les remplir, soit que nos agents thérapeutiques sont inertes ou inefficaces, soit parce qu'ils produisent des phénomènes morbides qui aggravent ceux qui existaient déjà, au lieu de les atténuer et de les faire disparaître. Qu'il y ait une maladie qui ne présente pas d'indication, c'est ce que personne n'osera soutenir. En supposant ces manifestations aussi vagues, aussi indécises que possible, en admettant même qu'elles échappent par leur légèreté, leur fugacité, leur nature bizarre et insaisissable à toute médication connue, il est évident qu'elles constituent un état morbide, et qu'en face de cet état morbide, le rôle du médecin et son premier devoir seraient de le détruire, si cela était en son pouvoir. La guérison immédiate et radicale, à n'importe quelle période de la maladie, voilà, avec l'hygiène qui a pour mission de la prévenir, le but suprême et l'idéal de notre art! C'est là l'indication fondamentale à remplir, celle que les malades surtout sentent et comprennent, qu'ils nous imposent impérieusement, et que nous ne pouvons éluder qu'en accusant l'infériorité de nos moyens thérapeutiques!

« Malheureusement, et c'est un fait trop bien établi, il existe un grand nombre d'états pathologiques qui échappent à nos moyens d'action; malgré tout ce que nous pouvons faire, ils parcourent fatalement leurs périodes. De ce nombre, sont les fièvres, si on en excepte les intermittentes dont on peut couper les accès à l'aide du sulfate de quinine. Sans doute, nous avons bien quelque prise sur ces sortes de maladies; nous pouvons les simplifier, en prévenant ou en faisant disparaître les complications; nous pouvons diriger leurs tendances, atténuer leurs symptômes, placer en un mot l'organisme dans les conditions les plus propres à assurer la régularité de l'évolution pathologique. Mais voilà tout: du moins jusqu'à présent. Que faire? Attendre, nous résigner au rôle d'observateur qui ne peut dominer la maladie, n'ayant en main que des palliatifs. L'inutilité d'une méthode active de traitement dirigée contre la maladie elle-même pour l'arrê-

ter, ayant été maintes fois constatée, nous sommes bien condamnés à l'abstention. C'est une nécessité dont nous subissons le joug.

« L'expectation n'est donc et ne sera jamais qu'une abstention forcée, une pratique que nous suivons faute de mieux, que nous pouvons régler, diriger méthodiquement, graduer suivant les cas, mais qu'il faut toujours considérer comme quelque chose de provisoire et ne point ériger en système, surtout en système absolu de curation. Ceux qui vantent tant l'expectation, qui en paraissent aussi fiers que de la découverte d'un remède actif et d'une efficacité constatée, que font-ils? ils se glorifient et se réjouissent de notre impuissance.

« Mais cette impuissance dans le traitement de la pneumonie, est-elle aussi complète qu'on veut bien le dire? Je parle, bien entendu, de la pneumonie franche.

« Les moyens thérapeutiques ont plus de prise sur cette maladie que sur les pyrexies. Les saignées, le tartre stibié, pour ne parler que des principaux, trouvent dans la pneumonie des indications bien claires, bien définies; et ces médications produisent en général l'effet que nous en attendons. On dit qu'elles ne guérissent pas, qu'on peut guérir sans elle; on en conclut qu'elles sont inutiles. Je réponds, j'affirme et jespère que je ne suis pas le seul — que si elles ne guérissent pas, elles améliorent singulièrement. Qui de nous n'a vu, dans la période d'augment, et bien avant la période des crises, une saignée copieuse ou modérée, suivant le cas, produire un soulagement merveilleux qui ressemble à une résurrection? Il en est de même du tartre stibié, administré avec opportunité. Ces effets curatifs sont bien connus.

« Eh bien! j'ose encore affirmer qu'on peut en général, sans danger pour le malade, déférer aux indications de la saignée et du tartre stibié. J'en appelle à tous les praticiens prudents, à tous ceux qui manient les médications et les médicaments avec circonspection, c'est-à-dire dans la mesure

qui convient au malade et à la nature de la maladie. Ne croirait-on pas, à entendre certains expectants systématiques, que le médecin qui pratique une saignée, vide le système vasculaire et tarit les sources fécondes, où la vie puise le principe de ses forces? qu'en administrant le tartre stibié, il foudroye, il sidère, il empoisonne son malade?

« Après avoir traversé une période où le sang se versait à profusion, de réaction en réaction, nous avons fini par ne plus saigner du tout. C'est une mode. Il ne sera bientôt plus question de la saignée que dans les traités de chirurgie. En vérité, n'y a-t-il pas là une exagération déplorable qui porte préjudice au malade en même temps qu'elle déprécie notre art? »

Ainsi donc, M. Blache n'est pas seulement un praticien habile et renommé et surtout heureux; on le voit, par ce rapport dont je n'ai donné que des fragments mal cousus, c'est un théoricien plein de science et de saine philosophie, en même temps qu'un homme d'esprit. Mais où est la moelle de l'os? La moelle, la voici:

Quoique la fluxion de poitrine soit une des plus terribles mais des plus simples maladies, il faut éviter les sorties de bal où elle tombe comme grêle sur les épaules nues. La moelle, c'est qu'il faut se garantir à tout prix des atteintes de cette maladie, non-seulement à cause des dangers qu'elle fait courir, mais encore parce que les médecins du jour, ô Molière! ne sont pas d'accord sur son traitement. La moelle, c'est que, le cas échéant, il vaut mieux avoir affaire à un médecin *conservateur* qui sache purger et saigner en temps utile, qu'à un révolutionnaire donnant le globule et considérant la cellule, *proh pudor!* faisant ainsi de l'expectation parce qu'il ne sait pas tenir une lancette.

G. Grimaud de Caux.

Allocutions prononcées par M. le Dr Blache *à l'Académie de médecine, en prenant possession et en quittant le fauteuil de la présidence.*

Monsieur le Dr Blache en prenant possession du fauteuil de la présidence à l'Académie de médecine, prononce l'allocution suivante :

Messieurs et chers confrères,

Lorsque vous me fîtes l'honneur de m'élever, l'année dernière, à la vice-présidence par un vote unanime, j'éprouvai un vif et légitime sentiment de gratitude. Aujourd'hui en songeant aux difficultés de la tâche que vous m'avez confiée en mesurant l'étendue des devoirs qu'elle m'impose, je me défie de mon grand âge et je suis effrayé d'une responsabilité, si grande par elle-même, si grande surtout par les souvenirs qu'elle évoque.

Le nom de mes éminents prédécesseurs n'est-il pas glorieusement inscrit dans les fastes de notre compagnie? Mais si en prenant place dans le fauteuil de la présidence, qu'ils ont illustré, je ne puis éviter le péril d'une comparaison redoutable, je veux puiser du moins dans l'hommage que je suis heureux de leur rendre, une force qui redoublera mon zèle et me permettra, je l'espère, de marcher sur leurs traces, ne fût-ce que de loin.

D'ailleurs, chers confrères, je compte que votre bienveillant appui ne me fera point défaut. Les dis-

cussions toujours alimentées par la variété et l'importance des travaux scientifiques ne cesseront pas, j'en ai la certitude d'être gouvernées par cet esprit de courtoisie et de bonne confraternité qui est la tradition de notre assemblée. Chaque année nous avons à déplorer des pertes douloureuses : Serres, Oudet et Gérardin sont morts : ces savants si remarquables à des titres divers, appartiennent maintenant à l'histoire du passé. Ils faisaient partie d'une vaillante génération qui disparaît peu à peu. Heureusement, messieurs, que dans cette enceinte les générations se succèdent et se ressemblent, n'est-ce pas faire le meilleur éloge des uns et des autres? Les nouveaux venus nous consolent de ceux qui ne sont plus. Comme leurs devanciers, MM. Chassaignac, Alphonse Guérin, Davaine, Buignet et Marrotte, travailleront avec nous à perpétuer la grandeur et l'éclat de notre Académie. Cet éclat et cette grandeur, dont je me plais à parler, et qui sont consacrés par l'opinion publique, ont ici leurs archives. Mais n'est-il pas navrant de voir que nos richesses bibliographiques entassées, depuis des années, dans une bibliothèque beaucoup trop exiguë, sont menacées de destruction par les vers et l'humidité? Si la science n'exige pas pour elle les splendeurs d'un palais, elle a du moins droit à ce simple confortable qui devient une des conditions indispensables de la vie moderne, surtout dans ce Paris transformé par d'immenses travaux ; nous nous devons à nous-mêmes de nous préoccuper d'un état de choses qui réclame impérieusement des amélirations.

Messieurs et chers confrères, qu'il soit question des intérêts moraux, du matériel de notre compagnie,

vous me trouverez toujours prêt à les soutenir avec énergie. Je fais appel à votre concours dévoué, et je prie en terminant notre excellent secrétaire perpétuel, les savants collègues que votre choix a placés à mes côtés, et les nouveaux membres du conseil, de vouloir bien me prêter leur assistance si désirable.

5 Janvier 1869.

Monsieur le Dr Blache en quittant le fauteuil de la présidence à l'Académie de médecine, prononce l'allocution suivante :

Mes chers confrères,

Je ne veux pas quitter le fauteuil de la présidence sans vous remercier encore une fois de l'honneur que vous m'avez fait, en m'appelant à diriger vos travaux et de la touchante sympathie que vous avez bien voulu me témoigner lorsqu'une longue maladie m'a éloigné de vous.

Fidèle à ses traditions, l'Académie de médecine en 1869, comme les années précédentes, a fourni à une étude savante et approfondie quelques-uns des grands problèmes qui ont pour objet la santé et même l'avenir des peuples. Les débats relatifs à la mortalité des enfants nouveau-nés, à la vaccination animale, ont pris des proportions qui attestent l'importance capitale que vous y attachez. Ce sont là, en effet, des questions d'hygiène de l'ordre le plus élevé. Elles touchent aux intérêts vitaux de la société, de la famille et des individus. Elles sont dignes de cette illustre compagnie, dont les décisions, impatiemment attendues, exercent sur tous les esprits une si légitime influence.

Si j'avais à faire un compte-rendu de tous nos travaux, je devrais aussi vous parler de chacun des nombreux sujets de médecine, de chirurgie, d'hygiène et de thérapeutique, que vous avez étudiés et discutés. Qu'il me suffise de rendre hommage au zèle et au talent des rapporteurs et de tous les honorables membres qui ont apporté dans nos discussions les lumières de leur savoir et l'autorité de leur expérience.

Chaque année, messieurs, notre liste nécrologique s'augmente de quelques noms. Nous avons eu la douleur de perdre en 1869 plusieurs de nos collègues les plus aimés et les plus estimés. Grisolle, Bouley, Robinet, et tout récemment Poiseuille dont les travaux ont une si grande valeur; et parmi les membres associés ou correspondants : Davenne, Cerise, Bérard de Montpellier, Bony de Brignolles, Roux de Marseille, Wardrop de Londres. Payons un juste tribut de regrets à la mémoire de ces savants si remarquables à tant de titres divers. Souhaitons aussi la bienvenue à nos nouveaux confrères, MM. Fauvel, Sée, Vulpian, Verneuil, Giraldès et Coste qui compte parmi les membres les plus distingués de l'Institut. Appelés par vos suffrages dans cette enceinte ils y perpétueront cette belle tradition de science et d'honneur que nous ont léguée nos devanciers et que nous transmettrons intacte à nos successeurs. Que mon honorable ami, notre nouveau président, que les savants collègues qui siégeaient à mes côtés, reçoivent ici l'expression de ma profonde gratitude, pour l'assistance si utile qu'ils ont bien voulu me prêter.

4 Janvier 1870.

TABLE.

APPENDICE.

A. Parent, imprimeur de la Faculté de Médecine, rue Mr-le-Prince, 31.